

Le Samedi

VOL. IV — NO. 7

MONTREAL, 23 JUILLET 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.



LE SOLEIL LUIT POUR TOUS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
C^{ie}, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 23 JUILLET 1892.



Plus une personne se couvre de sa propre per-
sonne, plus elle devient froide.

Le moyen le plus sûr pour toucher aux guêpes
sans se faire piquer, c'est de faire faire l'ouvrage
par un substitut.

Celui qui nous montre nos propres défauts est
un ami véritable. Tout de même, on aimerait à
le remercier par des coups.

Le plaisir c'est le chant du sansonnet moqueur
Et les jeux des enfants des autres ;
Le bonheur c'est la voix qui parle à notre cœur,
Les jeux des enfants, mais—des nôtres.

MOTS D'ENFANT

La mère.—Est-ce toi, Jules qui as apporté
toute cette boue dans la maison ?

Jules.—Non, petite mère, c'est la boue qui a
collé à mes chaussures ; elle est entrée seule.

Lili et Toto, qui sont arrivés de la veille à la
campagne et qui viennent de prendre leur repas
du matin, aperçoivent dans un pré, à l'extrémité
du jardin, deux vaches, l'une noire, l'autre blan-
che.

—Vois-tu, dit Toto en montrant cette der-
nière à sa sœur, c'est celle-là qui nous donne du
lait.

—Oui, dit Lili, et c'est l'autre qui fournit le
café.

LA VRAIE VÉRITÉ

Le patient.—Docteur, je vous en prie, dites moi
la vérité.

Le médecin.—Votre compte montera jusqu'à
deux cents piastres.

CHANCEUX DANS SON MALHEUR

Louis.—Ce pauvre Crève-faim est donc marié.
Je suppose qu'il doit le regretter maintenant.

Henri.—Pas lui. Il lui faut travailler si fort
pour gagner sa vie, qu'il n'a pas encore eu le
temps d'y songer.

Explications devenues nécessaires



La jeune demoiselle de la maison.—Je desire avoir
une explication avec vous, monsieur. Hier soir, vous
m'avez prise sur vos genoux, et vous m'avez embrassée,
avec vous des intentions sérieuses, ou si ce n'est que du
flirt ?

A L'HOPITAL

L'autre jour on porte à l'hôpital
Un blessé qu'allait pas trop mal.
L' chirurgien dit : faut qu'on lui taille
Un bifteck au-dessous d' la taille ;
C'est indispensable dans c' cas-ci...
L'opération a parfaitement réussi.

Mais v'là qu'après ça l' malheureux
Poussait des hurlements affreux.
L' chirurgien dit : on voit sans peine
Qu'il est menacé d' la gangrène :
Faut lui couper un' jambe aussi...
L'opération a parfaitement réussi.

Comme l'homme jetait toujours des cris,
Les intern's avaient l'air surpris.
L' chirurgien dit : sur ma parole
Pour l' sauver, tranchons l'autre' guibole ;
C'est indispensable dans c' cas-ci...
L'opération a parfaitement réussi.

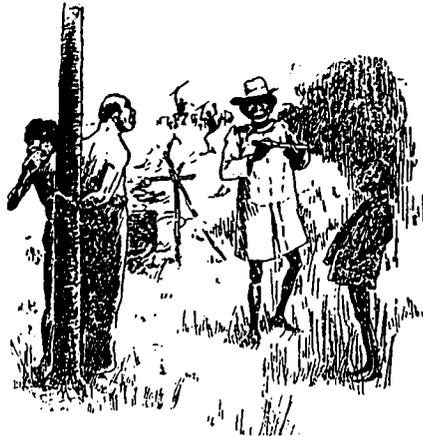
Comme il souffrait aussi des yeux,
On les extirp' pour qu'il aill' mieux ;
On ôt' le nez, une omoplate,
Un' côte avec un morceau d' rate ;
Et chacun d' répéter ceci ;
L'opération a parfaitement réussi.

Quand on eut ainsi tout enl'vé,
L' chirurgien dit : il est sauvé !
Les parents, pleins de confiance,
S'exclamaient : Dieu ! qu' c'est beau la scien-
Il va bientôt sortir d'ici : [ce !
L'opération a parfaitement réussi

Mais v'là l'pauv' diable qui, d'force à bout,
Suffoque et rend l'am' tout d'un coup...
L' chirurgien dit : f'sons l'autopsie
Pour bien connaître sa maladie :
C'est indispensable dans c' cas-ci...
L'opération a parfaitement réussi.

GEORGES GILLET.

CHRISTIANISME RISQUÉ



Cannibales se préparant à manger un missionnaire.—
Avant que nous commençons à vous dépecer, veuillez
dire le bénédicité.

UN HOMME DISTINGUÉ

Blanche.—Vois comme ce vieux monsieur a
l'air distingué : ça doit être un poète.

Alice.—Ou bien un artiste

Hortense.—Non, c'est un homme de la science ;
voyez, c'est écrit sur sa figure.

Le vieux monsieur distingué.—Mesdemoiselles
n'achèteriez-vous pas de mes pastilles ? Elles gué-
rissent le rhume, la toux, les maux de tête, les
neuralgies et toutes les maladies semblables.

COMPÉTITION DÉCOURAGEANTE

Le jeune artiste.—Madame, voici une copie
exacte du fameux tableau de Raphaël "La ma-
donna." Vous vous souvenez que ce tableau a été
vendu cent vingt-cinq mille piastres.

La dame.—Et combien vaut votre peinture ?

Le jeune artiste.—Deux piastres et demi.

La dame.—C'est bon marché ! Comment se
fait-il qu'il y a tant de différence ?

Le jeune artiste.—C'est la compétition, ma-
dame ; le commerce ne paye plus.

A LA VEILLE D'ÊTRE EXAUCÉ



*Le doux Pêcheur qui pêche sans succès depuis quatre
heures.*—Si je pouvais dire au moins que ça m'a mordu !

LES CARTES DÉCIDENT-ELLES DE L'AVENIR D'UN INDIVIDU ?

Le monsieur (à un petit esclave sur un bateau).
—A qui appartiens-tu ?

L'esclave.—J'appartenais à M. Tappedur, mais
il y a une heure qu'il joue aux cartes avec le
capitaine, de sorte que je ne sais plus à qui j'ap-
partiens maintenant.

ÇA DEMANDE UNE EXPLICATION

Elle.—La femme ne peut pas plus être sati-
rique qu'humoristique.

Lui.—Vraiment ! Alors, comment se fait-il
qu'après une fréquentation de sept ans, quand
son amoureux la demande en mariage, elle ré-
pond invariablement : "Oh ! Ça m'a tellement
surpris !"

DIGNE DES PLUS GRANDS EFFORTS

Mr. Sarcasme.—Avez-vous su que ce pauvre
Serrelapogne s'était jeté à l'eau pour sauver sa
femme. Doit-il l'aimer cette pimbêche, moitié
négresse.

Mr. Bonnepâte.—Tu n'y penses pas ? Elle
étrennait un magnifique collier de perles.

POUR LOBLIGER

La dame indignée.—Dites donc, monsieur, a-
t-on la permission de fumer dans ce char ?

Le passager.—Madame, si aucun des messieurs
ne s'y objecte, vous pouvez prendre votre pipe et
fumer.

UN VAIN ESSAI

Le père.—J'ai rarement vu un chat faire une
sarabande comme le nôtre cette nuit.

Johnny.—Depuis qu'il a mangé le serin il se
croit capable de chanter comme lui.

OPINION DÉSINTÉRESSÉE



Tramp. — Je n'ai jamais voulu faire de politique ; mais ne me parlez pas d'un gouvernement qui me force à lui payer 10 pour 100 sur mon testament. Oh vais-je les prendre ces 10 pour 100.

CE QUE PEUVENT DIRE LES CHEVEUX

Plus les cheveux sont fins, plus la personne qui les porte est raffiné et gentille, et c'est le contraire quand ils sont plus gros.

Quand les bouts des cheveux se tiennent ensemble, c'est signe d'intelligence ; si en plus, les cheveux sont frisés, c'est une marque infaillible que la personne qui les porte a de la grâce.

D'un autre côté, plus les cheveux sont droits, plus la personne a du caractère et de la volonté.

Les cheveux qui n'ont pas de lustre, les *noirs-morts*, dénotent un caractère faux et jaloux.

Souvent les cheveux se brisent en deux, ils dénotent un caractère incédis.

Plus les cheveux sont blonds, plus la personne qui les porte est sensible.

Les cheveux bruns, quelque soit la nuance, indiquent du bon sens et un bon jugement.

Les couleurs noir geai, indique une nature impulsive, et en général, les femmes qui les ont, sont les plus brillantes et les plus sincères.

UN EFFORT PRODIGIEUX

Un agent de cirque faisant de la réclame pour attirer la foule. — "Oui, messieurs, quoique déjà, nous ayons saccagé le monde entier d'un pôle à l'autre ; quoique nous ayons fouillé les forêts de l'Amérique du Sud et les déserts de l'Afrique ; scruté les régions arctiques et les terres sacrées des Indes, dans le seul but de nous procurer tout ce qu'il y avait de beau, de grand, de noble sous le soleil ; nous sommes encore aujourd'hui en état d'ajouter des prodiges nouveaux à notre programme déjà si rempli, pourtant — quelque chose qui surpasse l'imagination la plus hardie ; quelque chose que jamais personne n'a essayé, et que personne n'osera jamais.

Ici, l'orateur fit une halte afin de prendre sa respiration, et les auditeurs de se préparer à entendre des choses effrayantes. Il continua ainsi :

— "Notre gigantesque combinaison des merveilles universelles, fut la première qui montra au public une femme dompteuse de lions. La première année, cette femme intrépide, ne jouait qu'avec un seul lion, la seconde année avec deux ; et tous les ans, elle fut en augmentant jusqu'à en mener dix à la fois. Après cela, messieurs, elle entreprend les tigres, les léopards et toutes ces bêtes fauves. Enfin, il n'y a pas très longtemps, elle se présentait devant le public, jouant en même temps avec vingt lions, trois tigres, cinq léopards, une hyène, deux crocodiles, trois serpents, et un chat sauvage, leur faisant exécuter toute espèce d'évolutions. Les spectateurs émus, déclarèrent alors, que cette femme était rendue au faite de sa gloire et que personne ne pouvait

en faire plus. Mais messieurs, elle a encore surpassé cela."

Après une telle harangue, une petite pause était nécessaire afin que tout le monde put se préparer à entendre des révelations inouïes.

—Oui, messieurs, tel que je vous le dit, cette femme s'est surpassé. Elle a mis de côté ses lions, ses tigres et toutes ses bêtes fauves, et a réussi à pénétrer dans une cage où se trouvent trois souris pas apprivoisées.

Il s'en suivit une panique dans l'auditoire.

Le thermomètre de la race canine



—Il fait chaud.



—Très chaud.



—Accablant.



—Cristi que la canicule est dure cette année !



—Enfin, du temps frais !

IL FAUT RISQUER DANS LA VIE



Elle. — Vous savez que papa n'est pas aussi riche qu'on le dit.

Lui. — Peut-être ; mais il y a la chance d'augmenter. Je vais faire comme les autres : j'en cours le risque.

LA PHARMACIE ET SES CLIENTS

Deux anecdotes de pharmacie :

Une femme entre dans une pharmacie et demande pour dix sous de teinture de rhubarbe.

—Croyez-vous, dit-elle, que c'est assez pour une dose ?

—Est-ce pour un adulte ? demanda le commis.

—Non, c'est pour mon mari.

Un homme agacé d'un oeil au beurre noir, demande à un pharmacien la manière de se traiter.

Le pharmacien. — Lavez-vous souvent l'œil avec de l'eau tiède.

L'individu. — Donnez-m'en pour trois sous.

UN COMMERCE QUI PAYERAIT

Jusqu'à présent, nous avons vu la ralle aux jambons, aux dindons, mais jamais nous nous serions douté qu'il y eût une ralle aux baisers.

Et tout invraisemblable que cela paraisse, ça n'en est pas moins la réalité.

La ville d'Otsego (Michigan) a présenté il y a quelques semaines le spectacle le plus extraordinaire et le plus réjouissant qu'on puisse imaginer.

On y voit les femmes et les filles des hommes les plus connus et les plus riches cirer les bottes des passants dans les rues, jouer de l'orgue de barbarie, mendier, laver les fenêtres des maisons, colporter des sucreries et, en un mot, recourir à toute sorte de moyens plus excentriques les uns que les autres pour recueillir de l'argent au profit d'une bonne œuvre.

Ces dames, au nombre de quarante et formant une association, ont déjà réuni ainsi une somme considérable. Mais, comme cette somme n'est pas suffisante, un riche industriel de la ville, M. Barden, a proposé à ces charitables dames de leur acheter des baisers à raison de cinquante cents l'un, ce à quoi ces dames ont aussitôt consenti au nom de la charité.

Immédiatement, d'autres industriels de la ville ont fait la même proposition, si bien qu'il est question d'organiser à Otsego une ralle d'un nouveau genre, où les dames de la société vendront des baisers aux enchères.

UN ANNIVERSAIRE

Elle. — Te rappelles-tu quel anniversaire c'est aujourd'hui ?

Lui. — Je te crois.

Elle. — Je ne pensais pas que tu t'en souviendrais.

Lui. — Humph ! Qui ne se souviendrait pas du jour où sa maison a brûlé ?

Elle. — Louis !

Lui. — Quoi donc ?

Elle. — C'est le jour que tu m'as demandée en mariage. (*Larmes et scène.*)

A VOLEUR, VOLEUR ET DEMI

A Ravachol, et toutes les victimes des pickpockets, nous dédions ce qui suit :

L'honorable J. W. Paterson, de New-York, passait pour avoir la plus belle collection de montres et chronomètres qui fût dans les Etats-Unis. Fâcheuse notoriété qui valut un beau soir à son propriétaire de se trouver veuf de sa montre.

Sa fureur s'accroît d'autant, qu'il rentra chez lui une minute trois quarts en retard. Le lendemain et le surlendemain l'infortuné Paterson fut à nouveau victime du pickpocket mystérieux. La collection menaçait d'y passer.

Mais comme l'honorable J. W. Paterson est un homme très malin, il remit une quatrième montre dans la poche de son gilet et se la laissa voler de fort bonne grâce. Cela fait, il rentra chez lui en se frottant les mains à s'écorcher l'épiderme.

Le soir même, au moment où les pieds sur le dossier d'un fauteuil, il lisait un journal, on le vit sursauter, descendre quatre à quatre, se précipiter dans une voiture, et partir avec deux détectives pour une destination inconnue. Or voici ce que disait le journal :

« Aujourd'hui, à cinq heures, une violente détonation retentissait au No de la troisième rue de la sixième avenue, dans l'appartement de l'honorable H. S. W., un des membres les plus considérables du Colonial Club. Les mains de la victime sont broyées, les téguments de la face pendent arrachés, l'œil gauche est perdu, on craint pour les jours de l'honorable H. S. W.

« Il est impossible d'assigner une cause précise à ce terrible accident. Les chairs renferment des parcelles de verre et de métal qu'on n'a pas encore pu extraire. »

— Je tiens mon voleur, s'était écrié *in petto* l'honorable Paterson en lisant l'horrible fait divers !

Voici ce qu'en effet avait machiné le très habile gentleman. Il avait fait adapter dans un boîtier d'or un petard rempli de quelques grammes de dynamite qui devait s'enflammer au contact d'une petite étoupe correspondant avec le remontoir. La montre ne marchant pas, le premier soin du filou, en rentrant chez lui, avait été, tout naturellement, de tourner le petit appareil, qui déterminait l'explosion mentionnée dans le journal.

UN QUI CONNAIT



Le fiancé de la grande sœur. — Ça te fait-il de la peine de me voir épouser Henriette ?
Le jeune Alfred. — Oui, monsieur, parce que je vous aime, moi.

POUR SON ARGENT



Delle Smith. — Nous allons avoir du beau temps le restant du mois, c'est dans l'almanach.

Delle Marbus. — J'ai gaspillé 10 sous sur un almanach qui promettait du beau temps et il a plu tout le temps.

Delle Smith. — Moi, j'ai un almanach de trente sous, vois-tu !

RUSE DE COLPORTEUR

Un grand jeune homme sec, aux yeux égarés, est un jour arrêté et conduit devant le chef de police.

Questionné par le chef, il répond solennellement : « Monsieur, j'ai une révélation importante à vous communiquer, je suis mort, j'ai été assassiné, je vous prie de faire chercher mon meurtrier et le faire pendre. »

Le chef est d'abord un peu surpris, car c'était la première fois qu'il avait l'occasion de parler à un mort. En homme qui n'est pas égoïste, il fait partager sa chance à ses constables, qui arrivèrent tous et firent cercle autour du trépassé. Un médecin était aussi venu, afin de faire l'enquête *post mortem*. Naturellement, c'est lui qui prit le premier, et croyant que le mort était tout au moins un halluciné, — car les médecins ne croient pas aux revenants, — il lui dit :

Le médecin. — Sans doute que vous êtes mort ; je vois cela rien qu'à votre air. Est-ce que, par hasard, vous vous souviendriez de votre nom ?

Le trépassé. — Certainement ; je m'appelais Louis Finemouche.

Le médecin. — Votre adresse ?

Le trépassé. — La tombe.

Le médecin. — Quel est votre meurtrier ?

Le trépassé. — Christophe Colomb.

Le médecin. — Le même qui a découvert l'Amérique ?

Le trépassé. — Le même.

Le médecin, (lui donnant la main). — Alors, permettez-moi de vous féliciter. Nous avons empoigné ce monstre à fi-

gure humaine. Venez que je vous montre sa cellule.

Le trépassé. — J'y vais.

Alors il prit dans un petit sac de cuir suspendu à son cou, un almanac de 1892, et le montrant à l'assistance :

— Messieurs, du temps que je vivais, je vendais de ces almanacs, ce sont les meilleurs sur ce continent, et les plus complets. Ils ne coûtent que quinze centimes. Vous ne niez pas que ces petits volumes sont trop gentils pour que vous les laissiez périr dans la tombe avec moi, et vu que nous sommes si amis, peut-être que quelques-uns d'entre-vous n'auraient pas d'objection à en acheter.

Dix minutes plus tard, il avait vendu tous ses exemplaires, et la vie lui était rendue avec sa liberté.

Le chef conserve encore son almanac d'outre-tombe.

UNE FORTUNE DANS LE GOSIER

On raconte l'anecdote suivante sur le fameux bariton Faure. Un jour qu'il passait devant la vitrine d'un célèbre bijoutier sur la rue de La Paix, à Paris, il remarque une magnifique statuette en bronze, et la trouvant de son goût, il entre pour en savoir le prix. Le bijoutier qui le reconnaît, fait tomber la conversation sur la musique et le chant, et finit par dire, que depuis longtemps, il désirait entendre M. Faure chanter, mais pour lui seul.

— N'auriez-vous pas objection, continua-t-il, à passer dans mon salon et me chanter quelque chose ?

— Aucune, répondit Faure ; seulement je me fais payer, et j'ai un prix fixe : un franc de la note.

— Un franc de la note ! Eh bien ! cela me va, allez y.

Après qu'il eût chanté sa romance, le bijoutier prit la musique, compta les notes et dit à son commis :

— Envoyez donc cette statue (c'était justement celle qui tentait l'artiste), chez M. Faure.

Puis, s'adressant au célèbre compositeur :

— Si vous voulez passer à la caisse, mon commis va vous remettre la balance de la somme qui vous est due, trois cents quarante-quatre francs.

LES NUANCES DU LANGAGE



Durdepaire. — Je n'ai que trente sous sur moi ; mais je vous paierai la semaine prochaine.

Monsieur Vingtpourcent. — Tut, tut, tut ! Je n'accepte pas d'excuses, ils n'y a que l'argent qui parle ici.

Durdepaire. — Je sais ; mais j'aurais cru que vous pouviez pousser un soupir à mon petit trente sous.

MISSION DIFFICILE



Régisseur de théâtre. — J'ai besoin d'un personnage muet représentant Napoléon ter, tâche, Baptiste de m'en trouver un.



Baptiste (une heure plus tard). — En ai trouvé cinq, monsieur. Vous avez le choix.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Entre deux Marseillais :

— Moi, dit l'un, j'ai fabriqué un coffre fort tellement incombustible, qu'après avoir mis un coq dedans, je le place au milieu des flammes, et au bout d'une heure, quand j'ouvre la porte, mon coq, tout gaillard, saute et secoue ses plumes.

— Plus fort que ça, le mien : je fais comme toi, je mets un coq aussi, et quand j'ouvre la porte... le coq est mort.

— ???

— Mort de froid.

Petite scène conjugale :

Le mari, d'un air furibond, s'empare d'un énorme plumeau et se met en devoir d'épousseter la figure de sa femme qu'il trouve trop poudrée.

— Tu es fou ! s'écrie la malheureuse.

— Tu sais bien, répond le mari d'un ton bourru, que je n'aime pas à voir de la poussière sur mes meubles.

Au concert :

Un auditeur assis à côté de M. Calino se tourne vers lui :

— Quelle enivrante mélodie ! On l'écouterait toute sa vie... Tiens : que faites-vous ?

— Un nœud à mon mouchoir, pour me la rappeler demain.

En chemin de fer :

Un monsieur soulève à grand-peine un gros sac qu'il réussit à mettre dans le filet.

Une dame assise dessous manifeste une vive terreur : " Oh ! mon Dieu, si ce sac tombait.

— Rassurez-vous, madame, il n'y a rien de fragile dedans.

Un farouche libre-penseur vient de se marier à l'église. Un de ses amis le gourmande à ce sujet.

— Que veux-tu ? répondit-il, c'est ma femme qui m'y a mené.

Puis avec énergie :

— Ah ! si j'avais été seul !

Entre deux amis qui ne se sont pas vus depuis quelques années :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis député.

— Est-ce que ta famille le sait ?

Un bébé fin de siècle.

La petite Cécile est en omnibus, sur les genoux de sa mère. Depuis un instant, un rayon de soleil la gêne visiblement : un monsieur obligeant s'en aperçoit et baisse le store :

Alors la mère de l'enfant :

— Mais dis donc merci à monsieur, ma chérie !

Et Cécile étonnée :

— Mais il ne m'a rien donné.

Un marseillais vante la vaillance de ses aïeux :

— Voyez-vous, disait-il, tous mes ancêtres sont morts au champ d'honneur et mon père lui-même, atteint de trente-deux blessures en C imée, ne s'étant pas aperçu qu'on l'avait tué, continua à combattre avec la même valeur jusqu'au moment où il fut enterré sous les monceaux de gens qu'il avait massacrés !

Un genevois vantait l'horlogerie de son pays.

— Moi, dit un marseillais, j'ai tout bonnement une montre de chez nous, et je n'ai jamais à y toucher, même quand je change de latitude... Elle se met à l'heure du pays d'elle-même !

Calino s'est établi dentiste et il a aussitôt adressé au sultan une humble requête, afin d'obtenir l'autorisation d'ajouter à son enseigne le titre suivant :

Fournisseur breveté des bouches du Danube.

Un badigeonneur, par suite d'une fausse manœuvre, se laisse choir de la hauteur d'un troisième, et, par une sorte de miracle, s'en tire avec quelques contusions sans gravité.

Une voisine, au moment où on le relève, accourt avec un verre d'eau. Le blessé regarde la bonne femme de travers et dit :

— De quel étage faut-il tomber pour avoir droit à un verre de vin ?

L'esprit de Bébé :

— Ah ! quelle chaleur, disait hier la mère de Bébé !... Si j'étais riche, je partirais tout de suite pour les bains de mer... Et toi, mon fils, qu'est-ce que tu ferais ?

— Moi, petite mère, j'achèterais un moulin à vent.

Dans la rue, Kelfumiste montre à un de ses amis une vieille dame qui passe.

— Cette femme-là, mon cher, je lui dois beaucoup... Je ne saurais dire tout ce que je lui dois. Jamais je ne m'acquitterai envers elle...

— C'est ta mère ?

— Non... C'est ma propriétaire.

Aux grandes manœuvres, Pété :

— Surtout, dit un sergent aux hommes

de son escouade, défense de boire de l'eau " stagnante."

— Pardon, sergent, demande Dumanot, qu'est-ce que c'est que de l'eau " stagnante ?"

— Comment ! vous ne savez pas quoi c'est que c'est que de l'eau " stagnante ;" mais parbleu, c'est de l'eau " acroupie" !

Au Salon :

Deux bonnes amies bavardent en examinant surtout les toilettes.

— A propos, il me semblait que le peintre un tel devait faire le portrait de la petite contesse de Z...

— C'est inutile ; elle se peint elle-même.

Un restaurant à prix fixe a, parmi son personnel, un garçon très jeune et non moins chauve.

— C'est ennuyeux, lui disait l'autre jour un client, d'avoir à votre âge déjà perdu tous vos cheveux...

Et l'autre d'un air détaché :

— Oh ! monsieur, ils n'ont pas été perdus pour tout le monde.

Un jeune personne choisit des mouchoirs dans un magasin de nouveautés :

— Je les désire à mon initiale.

— Quelle lettre ? demande l'employé.

— Un R.

— En vous voyant si gracieuse, on doit deviner que vous vous nommez Rose ?

— Non, monsieur, réplique la jeune personne, je m'appelle R... nestine.

Les gaietés de l'affiche.

Chez un lampiste, rue du Bac :

Spécialité de bobèches

et au-dessous :

Fournisseur du Conseil d'Etat.

UN PHÉNOMÈNE



— Savez-vous qu'il est rudement pris votre niche ! Pinochet. — En effet ; pour sa taille, je n'en ai jamais vu de plus grand.

LA SOIF JUSTIFIE LES MOYENS



I
— J'ai une belle soif dans la gorge ; mais une plus belle dans le gousset... Allons, ce n'est pas la première fois que j'aurai obtenu un petit verre sans payer.

SUR LA PLAGE

Sur le sable brûlant que le soleil irise
De ses paillettes d'or,
J'aspire à pleins poumons l'air embaumé qui grise,
Et mon âme s'endort.

Devant l'immensité de la mer qui déroule
Ses vagues au lointain,
Le monde autour de moi s'écroule et croule
En brouillard incertain.

Dans mon cœur, les soucis et les chagrins font treve,
Je me sens transporté
Sur l'aile d'un nuage, et ce qui fut le rêve
Est la réalité.

Oh! ces douces langueurs, où l'esprit qui s'oublie
A son corps dit adieu,
Pour aller dans les airs égrener sa folie
En s'approchant de Dieu!

Qu'il est doux de planer, emportée par un songe,
Et de voir en chemin
La fortune et la gloire et l'amour, doux mensonge,
Qui vous tendent la main!

Vous sentez des baisers enroulés qu'embaume
Un souffle de jasmin,
Et sur vos yeux mouillés de larmes, divin baume,
Des lèvres de carmin.

Écoutez cette voix qui murmure si tendre,
Le doux aveu troublant,
Et voyez cette femme, au loin, qui semble attendre,
Agitant son bras blanc.

C'est Elle!... C'est ainsi que vous l'aviez rêvée
En vos nuits sans sommeil!
Au fond de votre cœur vous la portiez, gravée
D'un flot de sang vermeil!...

Et la mer, à mes pieds, de fatigue érasée,
Lasse de menacer,
Coule calme et apaisée, et sa voix apaisée
Chante pour me bercer.

C'est qu'elle rêve aussi dans son manteau de vagues,
Elle aime aussi, la mer,
Elle sait, comme nous, le songe aux souffles vagues
Et le réveil amer.

Nous croyons, aveuglés d'un éclair de démence,
Du roi jusqu'au berger,
Que nous sommes les seuls à souffrir l'inclémence
Des temps et le danger.

La Fortune pour tous tourne la même roue,
Arbitre d'ici bas,
A vouloir la flechir ne re gorge s'enroule,
Mais elle n'entend pas.

Que veut dire, après tout, l'insondable mystère
Dont l'homme fait son bien,
Et qui moi en ses mains le sceptre de la terre?
Le reste n'est donc rien?

Ce n'est rien, cet oiseau qui vole dans l'espace?
Pourquoi fait-il son nid?
Ce n'est rien, ce nuage au fond des cieux qui passe?
Rien, ce bloc de granit?

Ce n'est rien, l'océan, et son flanc qui s'entr'ouvre,
Comme pour un linceul?
Rien les monts, rien le blanc manteau qui les recouvre!
Tout n'est rien!... L'homme seul!

Non! Le flot qui rugit, gonflé par la tempête,
Et brise le rocher,
L'arbre qui vers les cieux dresse, vaillant, sa tête
Depassant le clocher.

Le cantour dans son aire et l'aigle qui dévore
Le tremblant oiseaulet,
La fleur que le regard d'un chaud soleil colore,
La lune au doux reflet:



II
— Je l'ai eu ; mais dans les hauts prix.

Tout compte! Tout fait poids dans l'anguste balance,
Et tout, sans hésiter,
Vers un but que la main de Dieu montre, s'élançe
Sans jamais s'arrêter.

Nous n'avons pas le droit de sonder le problème
Qui régit l' " au delà ",
Croyons en Dieu! Le monde est fait à son emblème,
Croire en Dieu, tout est là!

Et ce n'est pas le mage aux paroles mystiques
Qui me fait croire en lui:
Ce n'est pas plus l'encens que le chant des cantiques,
Non!... C'est jour qui lui.

C'est l'éclair, l'océan; c'est la foudre qui gronde;
L'étoile au firmament;
Les feuilles dans les bois qui bruissent en ronde,
La force de l'aimant.

C'est que, mystérieuse, en moi je sens une âme
Qui donne la raison,
Qui tour à tour sourit, m'encourage et me blâme:
C'est la fleur du gazon;

Et c'est la vie enfin qui fait mourir et naître
Des hommes comme nous;
C'est tout, c'est l'univers qui me révèle un maître
Que j'adore à genoux!...

Sur le sable brûlant que le soleil irise
De ses paillettes d'or,
J'aspire à pleins poumons l'air embaumé qui grise,
Et mon âme s'endort!...

HENRY CAEX.

LE SEUL MOYEN

Le directeur de théâtre.— Monsieur, j'ai lu votre pièce ; elle est excessivement bonne. Elle n'a qu'un défaut, je ne crois pas qu'elle puisse être jouée par ma compagnie.

Le jeune auteur.— Alors, que vais-je faire ?

Le directeur.— Voici. Je crois que vous trouveriez facilement une compagnie d'amateurs qui se chargerait de l'interpréter.

COMMENT SE DÉSHABILLER DE FUMER

Le vieux juif.— Rebecca, donne-moi, je t'en prie, ton portrait.

Sa tendre moitié (type de lui-même).— Et pourquoi faire ?

Le vieux juif.— Je vais le mettre sur mon étui à cigares. Comme je veux me défaire de la mauvaise habitude que j'ai de fumer, chaque fois que je sortirai mes cigares, je te verrai et je ne fumerai pas.

ECHAPPÉ BEL

L'avocat compatissant.— Comment se fait-il que le même obus vous a enlevé les deux bras sans vous toucher le corps.

L'infirmier.— Je vais vous dire : L'arbre derrière lequel j'étais abrité, ne pouvait pas me cacher les deux épaules.

LA FIN DU MONDE

D'après un savant anglais, sir William Thomson, professeur de l'université de Glasgow (Écosse, c'est dans dix millions d'années tout juste que se produira la fin du monde terrestre, c'est-à-dire que la température s'abaissera au point de devenir insuffisante pour entretenir la vie sur notre globe.

L'éminent professeur a développé dans une conférence les calculs par lesquels il est arrivé

à ce chiffre de dix millions d'années. Nous ne pouvons songer à les exposer à nos lecteurs ; disons seulement qu'ils sont basés sur ce fait que le soleil est une vaste sphère en train de se refroidir, et que le rayon de la photosphère (c'est-à-dire de l'atmosphère lumineuse du soleil) diminue d'un centième environ en deux mille ans.

Quoi qu'il en soit de ces chiffres, nous avons le temps d'y songer !

Ripans Tabulae have come to stay.

DÉLIVRÉ D'UNE BONNE CORVÉE

Lui.— Tu sais la belle cravate que tu m'as achetée hier ? Eh ! bien j'ai reçu un télégramme ce matin, disant que ma tante est à l'article de la mort.

Elle.— Qu'est-ce que cela a à faire avec la cravate ?

Lui.— Si ma tante meurt, je ne serai pas obligé de la mettre.

TROP PARLER NUIT



L'avocat.— Vous prétendez n'être jamais allée à Dublin ?

Madame McGuire.— Jamais je n'y suis allée.

L'avocat.— Comment expliquer ce document qui dit que vous y étiez en 1870 ?

Madame McGuire.— C'est ma fille qui y était ; le fait est qu'elle est née à Dublin.

THÉÂTRE-ROYAL

Les grandes chaleurs sont arrivées, nous voici dans la saison d'été, la saison du repos et des vacances. Après une année si bien remplie, les directeurs du populaire Théâtre Royal ont résolu de prendre quelques jours de congé. Eux aussi ont besoin de repos après les longs mois de fatigue qu'ils ont eus afin de procurer au public ce à quoi il était en droit d'exiger. Nous ne pouvons leur laisser fermer ce charmant théâtre, sans les féliciter sur le choix des représentations de la dernière saison. Il est vrai que leur popularité n'est plus à faire, que c'est le théâtre le plus achalandé de Montréal, mais cependant cette année les directeurs ont doublé leur zèle et leur énergie et les attractions furent nombreuses et des plus intéressantes. Chaque semaine rivalisait avec sa précédente, et tour à tour il nous a été donné d'entendre les premiers artistes en tout genre. Le tragique, le comique, le burlesque et la variété en un mot, tout ce qu'un public peut désirer. Aussi, la salle de théâtre eût-elle été plus grande, elle aurait été comble chaque fois la même chose. Ce point parle en faveur du Théâtre Royal.

Le théâtre va être fermé pour trois ou quatre semaines. Pendant ce temps, les directeurs vont lui faire subir un grand nombre d'améliorations et le rendre encore plus beau s'il y a moyen. Des arrangements vont aussi être faits afin d'avoir toutes les meilleures troupes. On nous promet pour la prochaine saison tout ce qu'il y a de mieux en même temps que les plus grands artistes.

Le mot de la fin.

Un charbonnier surprend un confrère en train de se laver la figure.

Tiens, tu es donc devenu bien riche, que tu effaces ton enseigne.

UNE POLITESSE EN ATTIRE UNE AUTRE



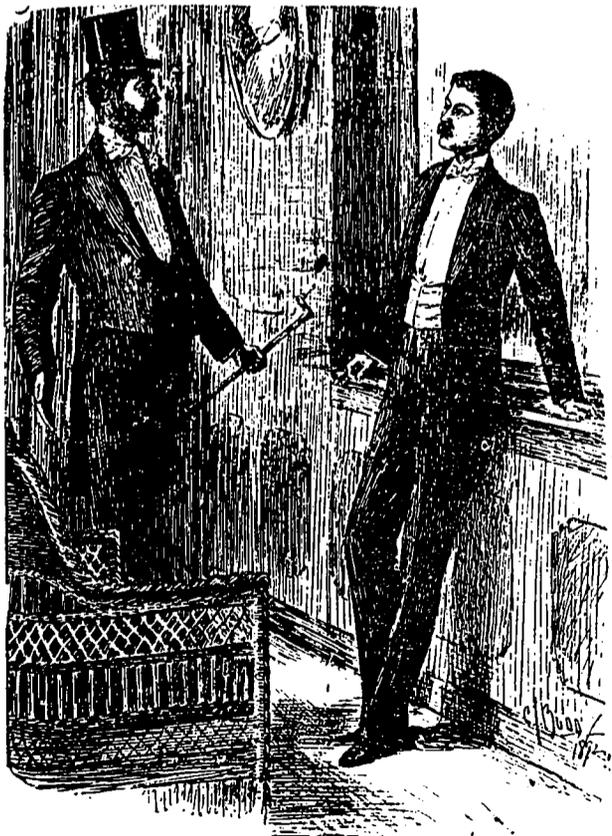
I
De Larcauderie qui a passé huit jours sur une ferme. — Au revoir, mes amis; ne manquez pas de venir me voir, quand vous irez à la ville. Ça ne vous coûtera rien.



II
(Deux semaines plus tard.)

Le père Panfan rabaissant de Larcauderie au St-Laurance Hall. — Comment ça va?... Vous savez, comme je suis petit jure, j'ai dit à la bonne femme qu'elle ferait bien d'en profiter.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN



Premier avocat. — Ta cause de l'arbre jour m'a paru assez originale.

Second avocat. — Oui, celle de mon client qui a refusé de payer son tailleur pour un vêtement mal fait?

Premier avocat. — Oui, quelle en a été l'issue?

Second avocat. — J'ai eu le vêtement.

AUX GRANDS MAUX, LES GRANDS REMÈDES

La mère. — J'ai vraiment peur que Rose ne tombe en amour avec ce petit crève-faim.

Le père. — Crois-tu?

La mère. — J'en suis presque certaine.

Le père. — Ce n'est pas un parti qui lui convient. Il est pauvre comme Job et n'a aucun avenir. Il nous faut intervenir.

La mère. — Il y a longtemps que j'y pense, et je crois que j'ai fini par trouver un moyen.

Le père. — Vraiment! Lequel?

La mère. — Nous allons simplement lui dire que nous voulons qu'elle se marie avec lui.

UNE NOUVELLE FORME

Alphonse. — Es-tu encore allé chez ton banquier?

Paul. — Oui.

Alphonse. — Je suppose qu'il t'a remis à plus tard comme toujours?

Paul. — Oui, seulement, il m'a parlé du pied.

IL NE VOULAIT PAS COURIR LE RISQUE

Le cow-boy. — Voulez-vous me faire la chevelure?

Le perruquier. — Comment, vous voulez couper ces magnifiques boucles?

Le cow-boy. — Je n'ai plus envie de passer pour un de ces joueurs de piano qu'on rencontre partout.

LA COMPLAINTE DU VENT

J'ai chassé l'oiseau qui, dans le bocage,
Chantait ses refrains d'amour, de bonheur.
Mon souffle a détruit l'insecte volage,
Qui se reposait au sein de la fleur.

J'ai flétri déjà, de ma froide haleine,
Le feuillage vert de l'arbre orgueilleux;
J'ai tué les fleurs qui paraient la plaine,
Sous le ciel d'azur des jours soleilleux.

Puis j'ai dispersé les feuilles jaunies
Qui jonchaient le sol, le long du chemin,
Ou, dans les guérets, gisaient réunies,
Pour attendre ensemble un même destin.

J'ai causé le deuil dans mainte famille;
J'ai brisé l'espoir des convalescents;
J'ai tué l'enfant et la jeune fille
Qui cueillaient des fleurs aux jours du printemps.

Effleurant souvent la tombe nouvelle,
Aux pâles rayons de l'astre des nuits,
J'ai pris les bouquets de blanche immortelle
Qui paraient des morts les tristes réduits.

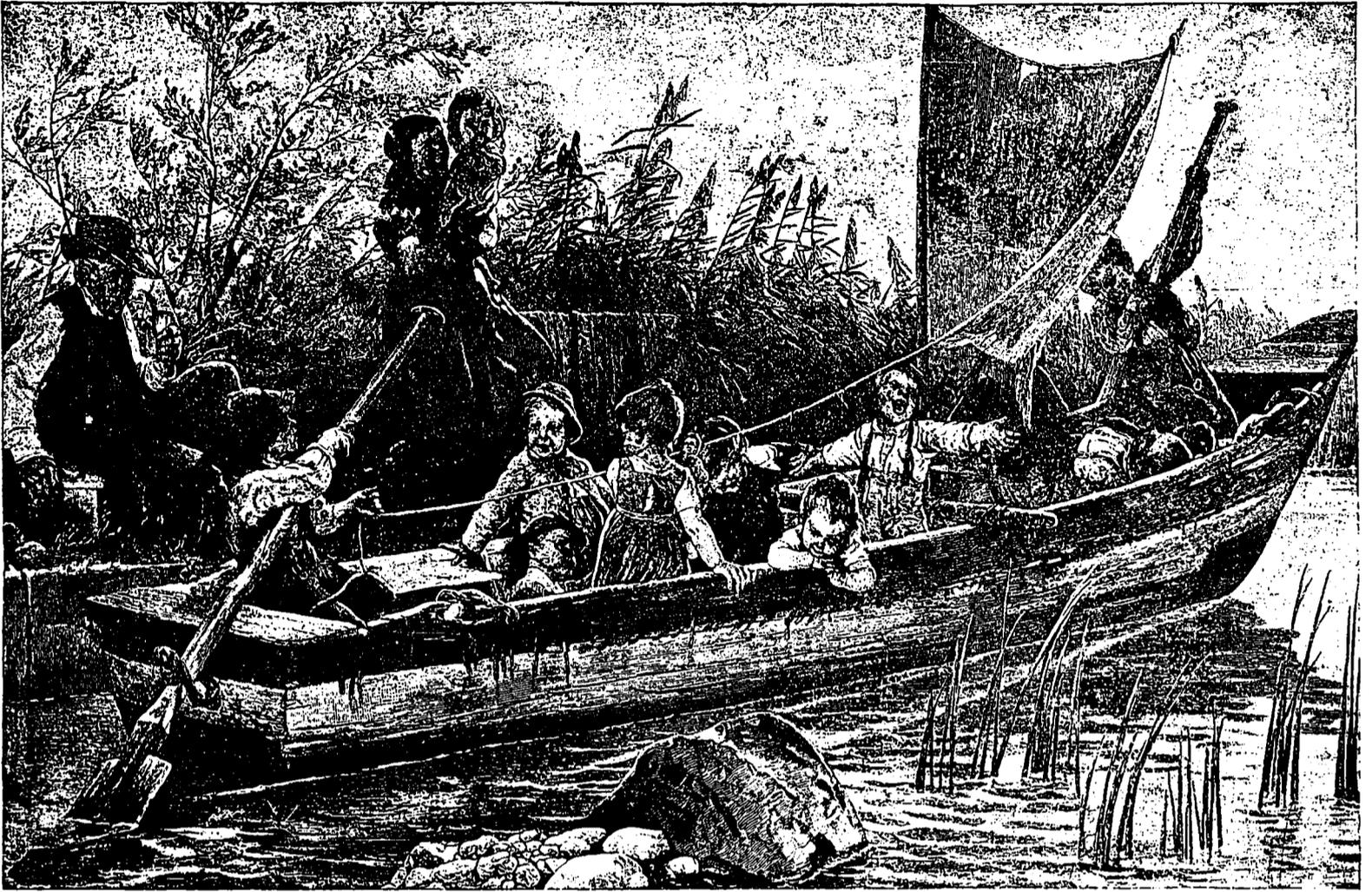
Pourtant, au printemps, l'on m'aimait sur terre,
L'on me prodiguait les plus tendres noms:
J'étais le zéphyr, la brise légère
Qui berçait la fleur, reine des vallons.

Mon souffle irisait la plaine azurée
Du lac murmurant son chant gracieux;
Je baisais la feuille aimable et parée,
Qui reverdissait l'arbre tout joyeux.

Je rendais l'espoir au pauvre malade
En rafraichissant son front enfiévré;
Je chantais le soir une sérénade
Qui parlait d'amour au cœur enivré.

Maintenant, suivant ma course rapide,
Gonflé de remords, je vais gémissant,
A travers la plaine et le bois aride,
Vers l'onde glacée au flot bondissant.

Mme DUVAL-THIBAUT.



Père ! qui passe le plus vite ?
Est-ce le fleuve, est-ce le vent ?
Est-ce l'étoile qui gravite
Et s'enflamme en sillon mouvant ?

Est-ce la nue ou la fumée ?
L'hirondelle sifflant dans l'air ?
La fusée en gerbe allumée ?
Est-ce la foudre, est-ce l'éclair ?

Le torrent ? l'ardente avalanche ?
Le plomb rapide et neutrier ?
Le brick gonflant son aile blanche ?
L'homme penché sur l'étrier ?

— Mon fils, que l'avenir t'évite
Ce savoir doux et douloureux !
Non, ce qui passe le plus vite,
Enfant, ce sont les jours heureux !
Jules DE CERES.

L'ART DE TENIR MAISON

NETTOYAGE DES MARBRES

On nettoie parfaitement le *marbre de couleur* par les deux procédés suivants :

1o Deux parties de carbonate de soude, une de pierre ponce en poudre, une de chaux finement pulvérisée. Jetez de l'eau sur la chaux, ajoutez le carbonate et la pierre ponce, formez une pâte et frottez en le marbre. Lavez ensuite à une eau de savon.

2o Une pâte fournie par du blanc d'Espagne et de la benzine débarrasse le marbre de graisse, — et une pâte formée de blanc d'Espagne et de chlorure de chaux étendue et qu'on laisse sécher au soleil, s'il est possible, enlève toutes les taches.

Le *marbre blanc* se nettoie ainsi : Faites dissoudre de la potasse d'Amérique dans de l'eau bouillante ; ajoutez du savon noir. Quand ce mélange est froid, amalgamez en poudre avec du blanc d'Espagne. Appliquez au moyen d'une brosse. Lavez quelques jours après, et, s'il le faut, recommencez l'opération jusqu'à ce que les taches aient disparu. La pierre pulvérisée et l'huile d'olive, en pâte épaisse, fournissent une mixture excellente pour polir le marbre.

— Quand il neige, voilez les statues de marbre que vous pourriez avoir au dehors. La neige absorbe l'acide sulfureux de l'atmosphère, et le pouvoir absorbant des acides sulfureux explique la destructive influence de la neige sur le marbre.

QUELQUES CONSEILS GÉNÉRAUX

Avant d'entreprendre un nettoyage, assurez-vous que vous avez les choses nécessaires sous la main : torchons, brosses, savons, plumoux, eau douce ou borax pour adoucir l'eau, vieux journaux, tables, marteaux, clous — il faut toujours quelques outils dans les maisons bien agencées.

Tâchez de choisir de belles journées pour vos

nettoyages. — Commencez — dans ceux de printemps — par faire balayer les cheminées.

Pour enlever des plafonds les traces de fumée de la lampe et du foyer, lavez avec des linges doux trempés dans une eau de soude légère.

Les stores verts fanés peuvent être remis à neuf en les frottant avec un chiffon trempé dans de l'huile de lin.

On nettoie les peaux de chamois ou de daim en les lavant comme un linge, mais à condition que l'eau soit seulement tiède. On ne les sèche pas non plus auprès du feu. Pour leur rendre leur souplesse, il faut les frotter entre les mains, quand elles sont sèches.

NETTOYAGE DU CUIVRE

Le cuivre léger doit être frotté avec un morceau de charbon neuf. On essuie ensuite avec un chiffon de laine.

Les vieux cuivres sont mouillés avec de l'ammoniaque fort et alors frottés ferme avec une brosse. Après cinq minutes, le cuivre est clair, brillant, comme neuf. On rince à l'eau claire, on essuie bien.

C'est une grande erreur de nettoyer les cuivres au moyen d'acides. Cela les ternit. Le jus de citron mélangé avec du blanc d'Espagne — qui neutralise l'acide — nettoie bien les suspensions en cuivre. Polir avec peau de chamois. — Frottez les avec de l'huile douce amalgamée avec de la poudre de mastic. Faites suivre d'un lavage à l'eau de savon. — Une bouillie d'huile et de pierre ponce pulvérisée est encore meilleure. On essuie avec un linge sec.

Les ustensiles de cuisine en cuivre doivent être lavés dans quatre litres et demi d'eau chaude, où l'on a fait dissoudre une cuillerée ordinaire de soude. On les dégrasse dans cette eau, avec du savon mou et du sable fin. On rince et on sèche. — S'il s'est formé du vert-de-gris, on est forcé d'employer du vinaigre et de l'eau pour le faire disparaître.

NETTOYAGE DU FER BLANC

Disons d'abord que les ustensiles neufs doivent être remplis d'eau et placés dans un four ou sur un poêle plusieurs heures avant de s'en servir.

Le pétrole rend les bouillottes de fer-blanc aussi brillantes que de l'argent. Saturer un morceau de laine de ce liquide et frottez en l'ustensile.

On nettoie bien le fer-blanc avec du sopolio appliqué sur un linge humide. On rince ensuite à l'eau chaude.

On fait encore, pour cet usage, une pâte demi-liquide avec de l'huile et des cendres, et on en frotte les objets énergiquement. On y ajoute quelquefois de la poussière de charbon. On polit avec de la laine.

D'autres personnes se bornent à frotter avec des cendres, du sable ou du blanc d'Espagne, à rincer ensuite et à sécher.

J'ai vu aussi faire bouillir les ustensiles dans un eau de soude.

L'étain se nettoie au moyen d'oignons ou de poireaux qu'on trempe dans un mélange clair de sable et de vinaigre ; on frotte avec l'oignon ou les fanes du poireau.

NETTOYAGE DU FER

Le fer brillant se polit avec du grès et de l'huile.

Un ustensile de fer neuf doit bouillir avec du foin et de l'eau avant qu'il en soit fait usage.

Quand on a retiré les aliments d'un ustensile de fer, on le lave à l'eau de savon.

Les ustensiles en fer du foyer doivent être essuyés tous les jours, par les temps humides, quand on ne fait pas de feu dans les appartements. — Lorsqu'ils sont sales et rouillés, on les nettoie avec du papier de verre, puis on les frotte avec de l'essence de térébenthine et de l'huile d'olives.

Pour éviter la rouille au fer et à la fonte, appliquez sur ces métaux de l'huile de lin bouillante. Laissez sécher sans essuyer. — Ou, après un bon nettoyage, enduisez au pinceau de cet encaus-

VOYAGE DE PLAISIR

tique : une partie de cire blanche, dissoute au bain marie, dans cinq parties d'essence de térébenthine.

Les vieux fers artistiques sont préservés de l'oxydation par l'enduit suivant : mine de plomb, $4\frac{1}{2}$ oz. ; ammoniac, $\frac{1}{2}$ oz. ; huile d'olives, 1 oz. ; suif en branche, $4\frac{1}{2}$ oz. Faites fondre ensemble, puis appliquez.

En immergeant, tous les deux ans, les objets de fer et d'acier dans une solution de carbonate de soude, on les met à l'abri de la rouille.

NETTOYAGE DES PEINTURES

Délayez dans une quantité d'eau ordinaire de la colle de pâte, de manière à rendre celle-ci demi-fluide. Imbibez de ce liquide un tampon de laine et frottez en les taches, les traces de fumée, etc. Avant de laisser sécher, rincez à l'eau pure au moyen d'une éponge. Essuyez avec un linge blanc.

Où enduisez vos peintures de blanc d'Espagne mélangé à de l'eau chaude jusqu'à consistance de pâte. Frottez la surface, opérant vivement. Rincez à l'eau froide pure. Ce procédé est parfait pour faire disparaître les taches de graisse.—Il est entendu que nettoyage au blanc d'Espagne est applicable aux peintures claires.

La peinture s'enlève sur le verre en employant du bicarbonate de soude, qu'on fait dissoudre dans l'eau chaude : la solution doit être très forte. On lave les vitres avec cette mixture ; une demi-heure après, on frotte avec un linge sec.

Le chloroforme, mélangé à une petite quantité d'esprit d'ammoniac, agit avec succès pour enlever les taches sèches de peinture sur le bois.

FOURNEAUX, FONTE

En ajoutant un peu de sucre et une cuillerée de vinaigre à la mine de plomb dont on frotte les fourneaux, on obtient un très beau poli.

On mêle encore à la mine de plomb pulvérisée de la pâte de farine et de l'eau où l'on a fait dissoudre de la colle forte.

Saupoudrez de sel les places du fourneau où vous avez répandu du lait bouillant, du bouillon ou tout autre liquide ou graisse : l'endroit sera facilement nettoyé et la mauvaise odeur combattue.—On fait bouillir dans une eau de soude les ustensiles sentant le poisson ou l'oignon.

ENTRETIEN DE QUELQUES AUTRES MÉTAUX

Le nickel terni se nettoie avec du rouge d'Angleterre ou de la craie mélangée avec du suif.

Avant de se servir d'une théière en métal anglais, y faire une ou deux infusions de thé, couvercle ouvert. Laissez-y refroidir l'infusion, puis jetez-la.

Les théières doivent être essuyées avec un linge fin chaque fois qu'on s'en est servi ; ensuite on



I
Depuis un mois qu'on en parle ! Joyeux départ !



II
Et le retour donc !

INDUSTRIE PAYANTE



Rocailleux.—Et combien ça vous rapporte-t'il cette musique ?

Barnabon.—Il y a des jours que ça ne rapporte rien du tout ; et d'autres jours le double de ça.

les frotte à la peau de daim.—Lorsqu'elles ont été négligées, les frotter avec une flanelle imbibée d'huile d'olives, les essuyer soigneusement, puis les polir avec la peau à argenterie légèrement saturée de blanc d'Espagne. Quand elles sont tout à fait sales, en mauvais état, on les lave à l'eau chaude, puis on les frotte avec de la pâte à polir et ensuite avec la peau saturée de blanc.

L'argent est rapidement nettoyé avec une faible solution d'ammoniac : une cuillerée à thé d'ammoniac pour une tasse d'eau. La solution s'applique au moyen d'un chiffon.

Dans beaucoup de maisons, on fait bouillir les objets pendant cinq minutes dans de l'eau et du savon, et on les frotte doucement à la brosse pendant qu'ils sont chauds. On rince, on sèche avec linge extrêmement doux. Pour parfaire le séchage, on dépose les objets sur une toile chauffée.

Pour la vieille argenterie, il faut délayer du rouge d'Italie dans de l'esprit de vin et en faire une pâte molle. On frotte les objets avec cette pâte, on les essuie à la peau de chamois.

N. B.—Dans un ménage bien ordonné, il y a toujours trois à quatre peaux de chamois en service, chacune pour des usages différents.

ENTRETIEN DES COUTEAUX DE TABLE

Plonger un bouchon dans la poudre à

couteaux, frotter ferme les deux côtés de la lame. Achever de donner le poli avec un linge sec.

Le papier de sable blanchira les manches d'ivoire jaunies par l'âge.—On peut aussi protéger la lame d'acier du couteau avec une couche de cire ou de paraffine, et plonger les manches dans une solution de chlorure de chaux (chlor, une partie ; eau, quatre) pendant un jour, plus ou moins. Lavez ensuite les manches à l'eau chaude et claire. Essuyez. Sécchez.

Chauffez la lame pour enlever la paraffine ou la cire.

Une solution d'alun et d'eau peut encore être employée pour les manches pendant un jour ou trois. Lavez, essuyez, séchez. Ce dernier procédé est préférable si les manches ne sont pas très sales.

Pour polir les viroles d'acier, usez de poudre de mastic sur une roue de buffle humectée d'alcool. Les manches n'en recevront aucun dommage.

PETITES INDICATIONS

Une de mes amies qui ne peut acheter des bronzes, mais qui a désiré se former une collection de statuettes et de bas-reliefs en plâtre, pour posséder en sa maison des types de beauté immortels, a eu l'idée de faire perdre à ce petit musée de plâtre sa triste apparence en lui donnant une teinte de vieux ivoire. Elle fait dissoudre de la cire résineuse orange dans un peu d'esprit-de-vin pour ne pas produire un trop grand

brillant, et applique uniformément, au moyen d'une brosse.

On peut décorer de plus d'une façon les vitres d'une fenêtre d'escalier, d'un cabinet de toilette, etc.

1o. On achète une certaine quantité de crépons de Chine, ou de carrés de papier de riz si singulièrement illustrés, si hautement et parfois si délicieusement coloriés. On les applique sur le verre au moyen de colle froide. On les relie avec des filets de papier d'étain, auxquels on donne la largeur des bandes de plomb qui enchâssaient les petites vitres vernies des fenêtres d'autrefois.

2o. Recueillez de longues herbes fines, des fleurs simples comme la rose sauvage, des feuilles de roseaux, etc. Faites-les sécher à la manière ordinaire entre des feuilles de papier buvard, et appliquez-les sur les vitres au moyen de colle. Il faut les assembler, les distribuer sur le verre avec goût, avec grâce, produire une décoration légère, élançée.—Fleurs et feuillages doivent être pré-

décoction de noix de galle à laquelle on a ajouté une quantité de limaille de fer.

Son noir naturel devient plus intense.

Si l'on veut éloigner les fourmis d'une maison, on dispose des feuilles d'absinthe partout où l'on soupçonne la présence de ces insectes si désagréablement odorants. Une bonne solution de phénol et d'eau les met en fuite.—Les sachets de soufre, introduits dans les tiroirs et les armoires, les chassent rapidement. On peut encore employer le borax mêlé à un peu de sucre pulvérisé et seringuer la poudre obtenue dans toutes les fentes et crevasses de la maison où les fourmis se réfugient.—Le fenouil met aussi ces bestioles mal à l'aise et leur fait désertir la maison envahie. C'est la tige du fenouil coupée en petits morceaux qu'on place dans les trous affectionnés par les fourmis. Avec les feuilles de la plante, on frotte les parties basses des murs extérieurs, les marches des escaliers, etc., et les fourmis s'en détournent avec horreur.

que les couples se contaient fleurette sous les clartés jaunes des guirlandes de globes. Elle lui plut, avec sa tête frisée de gamine mi-ange, mi-diable. Ses dents brillaient, fraîches et blanches, entre des lèvres avivées d'un trait d'hématosine ; le nez, bien parisien, se retroussait d'une façon drôlichonne et flaireuse. Lui, l'homme sérieux, pour qui la vie avait été une dure lutte perpétuelle et qui regardait la femme comme un vulgaire passe-temps, sentait quelque chose de très doux battre dans sa poitrine. C'était son cœur, son cœur bronzé qui s'éveillait. Elle aussi regardait sans déplaisir ce grand garçon, la figure noyée dans une épaisse barbe noire, les yeux doux cachés derrière un binocle, la parole timide. Aussi bien celui-là que les calicots fats et poseurs qui couraient après elle ! Un tour de valse, un rebock, et ils se séparèrent après une cordiale poignée de main confiante.

Le lendemain, ils se revirent, et sans plus de cérémonie, allèrent à l'église et se marièrent incontinent. Son nom, Marguerite—Margot ; lui,

PANIQUE



(En villedécoration.)

Il se virent tout à coup environnés de figures inconnues et rebatatives.

servés entre deux vitres enchâssées dans le même cadre.

Soins à donner au piano.—Dans les temps chauds, un piano ne sera pas placé dans une pièce humide ni dans un courant d'air, surtout lorsqu'il est ouvert. L'humidité est sa plus dangereuse ennemie ; l'extrême chaleur lui est à peine moins nuisible. Le piano doit être fermé quand on a fini de jouer, et un morceau de flanelle est placé entre les touches et le couvercle. On éloigne les souris du piano en introduisant un peu de camphre enveloppé de papier de soie dans la partie supérieure de l'instrument.

On enlève les marques si vilaines de doigts sur la caisse en lavant le bois verni à l'aide d'un peu d'eau tiède : cela ne détériore nullement ce bois.

Un piano neuf doit être accordé au moins une fois tous les deux mois pendant la première année. Après, les intervalles entre les accords peuvent être un peu plus éloignés.

Quand l'ébène se décolore, on le lave avec une

AUTOUR D'UN CERCUEIL

(CONTES CHAGRINS)



'AVAIT été un véritable roman, un de ces romans bête, tel que l'on en voit dans les livres et dans les chansons de café concert, une histoire banale à pleurer dans sa naïveté.

Ils s'étaient rencontrés un soir à l'Élysée-Montmartre ; elle, petite modiste en rupture d'atelier, en veine de vadrouille ; lui, flâneur, désœuvré, après la rude besogne abattue de la journée. La proposition stéréotypée : Mademoiselle, peut-on vous offrir un bock ? et, de suite, ils s'étaient attablés dans le jardin, à une table écartée, tandis que l'orchestre de Dufour les berçait d'une valse douce comme un baiser et

Paul Champier. Elle, modiste intermittente, suivant les hasards et les bonheurs de la vie ; lui, un travailleur, bûchant toute la journée. De maigres appointements pour une besogne idiote de petit journal, avec, au cœur, l'âpre désir de parvenir, de se venger des rancœurs et des dégoûts des amis.

Et, de suite, ce fut un énamournement. Paul, peu riche, avait logé sa petite femme dans une de ces maisons neuves, construites derrière la butte. De leur balcon, ils apercevaient le dos verdoyant de la colline, piqué de maisonnettes, surmonté de la pierraille blanche et de l'échafaudage compliqué du Sacré-Cœur, et des antennes du Moulin de la Galette. Ils vivaient heureux dans ce nid, inconnus, ignorés, ce qui est le vrai bonheur. Leur plus grand plaisir était de partir le dimanche, de grand matin, pour aller à la campagne, et de s'égarer sous les ombrages de Marnes et de Ville-d'Avray. Margot faisait des bouquets et Paul l'aidait. Puis, le soir venu, on allait dîner à quelque restaurant où la belle hu-

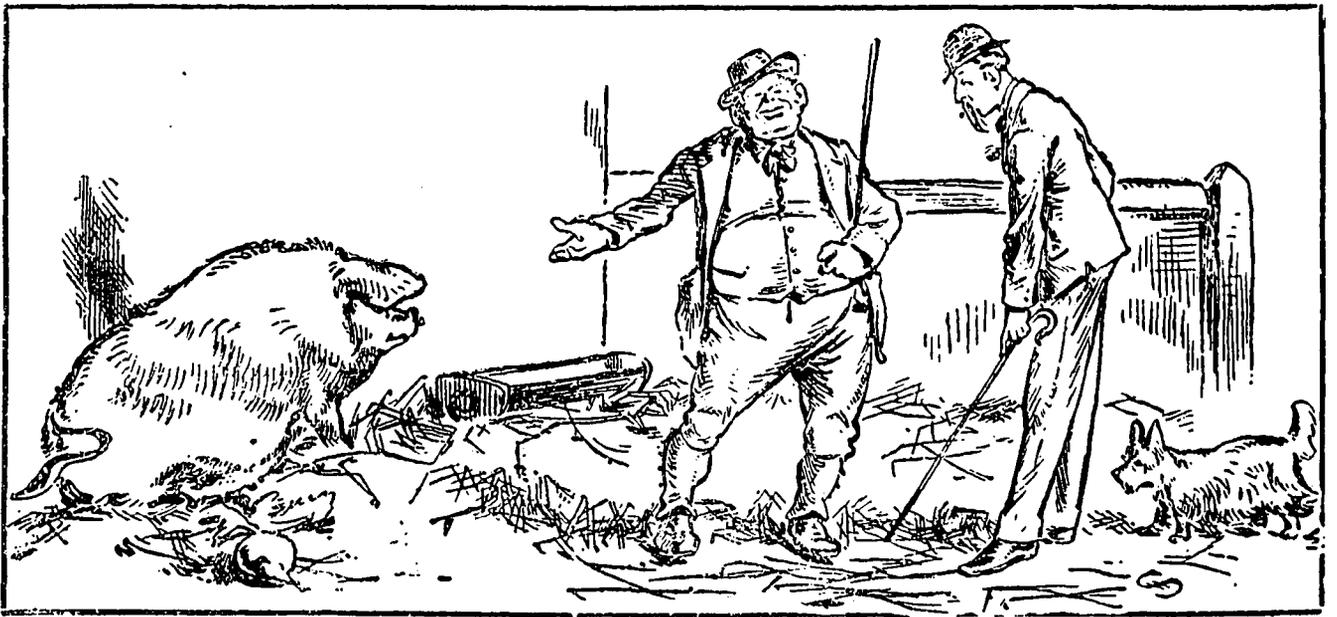
L'ORGUEIL DE LA FERME

meur assaisonnait la cuisine étrange et l'âpreté du vin. Mais les bonheurs trop parfaits ne peuvent durer, et la mort, comme dans la banale romance, vint donner un froid coup de ciseau à l'idylle. Une fièvre typhoïde enleva Margot, malgré les soins de Paul, fou de douleur en voyant s'endormir la seule femme qui eût jamais fait battre son pauvre cœur. Il fallut bien prévenir la famille, cette famille dont Margot parlait rarement, avec une mine de dégoût. Une voisine charitable se chargea de leur apprendre la mort de leur fille.

A dire vrai, Paul regrettait leur présence, il lui semblait qu'on lui enlevait quelque chose de sa Margot, jaloux de sa bien-aimée jusque dans la mort.

Dans la petite chambre tapissée de couleur claire, Margot reposait, paisible, sur l'étroite couchette, les traits calmes et souriants, les mains ramenées sur son sein. C'était gai et clair de soleil ; dehors, une belle journée de mai au ciel bleu inexorablement limpide ; des oiseaux sautillaient dans une cage, et le chat, familier, sauta sur le lit de la morte pour voir si sa maîtresse voulait jouer avec lui. Après l'avoir flairé longuement, comme s'il eût voulu la réveiller, il se coucha en vond sur sa poitrine glacée. Paul dut chasser la pauvre bête. Le vent frais, qui entra par la fenêtre entr'ouverte, soulevait les cheveux follets sur le front blanc de Margot et faisait vaciller les cierges qui pleuraient de longues larmes jaunes. Assis dans un fauteuil, Paul, la tête entre les mains, semblait figé dans sa douleur. Mais voilà que de gros bruits de soulier se font entendre dans l'escalier. Serait-ce déjà ?... Non c'est le père et la mère qui viennent assister à l'enterrement.

Bourgeoisement endimanchés. Le père, type d'ouvrier vicieux, la figure longue, maigre, le nez pareil à une arête, avec un œil louche et surnois, tortille timidement entre ses mains une casquette râpée ; la mère, grosse femme au teint de brique,



— Il y en a qui les aiment élanés, hauts sur pattes : moi, voici mon patron.

dont le profil eût présentait de vagues ressemblances avec la figure délicate de Margot, porte entre ses mains un affreux petit tableau représentant une femme agenouillée devant une tombe. En exerçant, ces mots : « A ma fille chérie. » Elle se mouche fortement dans un grand mouchoir à carreaux lie de vin, empestant le tabac.

— Faites excuse, m'sieu, c'est nous les parents à Margot, et nous sommes venus par rapport à... Madame Crapaud a été pour nous prévenir et nous a dit que c'est vous qui étiez marié avec elle, et que vous vous chargiez de tout.

Paul eut un geste vague et leur fit signe de s'asseoir. Mais les deux vieux ne purent rester longtemps tranquilles ; le chat, voyant une inconnue, vint flairer la mère de Margot. Celle-ci, se penchant vers la bête, la prit à pleines mains et la posa sur ses genoux.

— Te v'là, ma belle Moumoute, oh ! ma jolie fille. Hein ! en v'là n'un malheur, ta pauvre maîtresse, c'qu'elle devait te gâter !

Et la bête, joyeuse d'être caressée, faisait un ronron approbateur. Paul, malgré sa douleur, commençait à se sentir agacé. Tout à coup, le tableau glissa à terre, et le verre qui le recouvrait se cassa. Alors, le vieux devint furieux et gesticula en levant ses bras maigres :

— J' t' l'avais ben dit, fallait pas la poser su' le rebord de la table, et qu' t' fallait prendre des pré-

cautions. Un cadre que j'avais payé ving-cinq ronds, et encore que la marchande m'avait fait cinq sous de diminution parce que j' lui avais dit qu' c'était pour ma pauvre fille. En v'là de la belle ouvrage pour tant d'argent ! On pouvait pas le placer mieux que ça, espèce de bête !

Tout à coup, la vieille se leva, et, furoteuse, fit le tour de la chambre ; elle s'arrêta devant tous les meubles et surtout devant une armoire à glace qui semblait la plonger en une profonde admiration. Elle l'ouvrit et y palpa la pauvre lingerie. Puis, bouche bée, elle examina les murs où des vues de Suisse faisaient pendant à un chrono représentant un raide Carnot ; la cheminée sur laquelle la pendule de zinc doré, surmontée d'un chasseur, trônait entre deux vases de verre bleu gagnés à quelque fête, dans lesquels se fanaient des violettes. Elle faisait un inventaire mental, suivie et approuvée des yeux aigus du vieux.

— C'est peut être bien à Margot, dit-elle tout à coup à Paul, interloqué de ce manège ; tout ça, elle l'avait quand elle était chez nous, comme jeune fille, et ça nous revient.

Paul, fou de douleur, fit un geste d'approbation ou de dégoût ; mais la vieille continua de sa voix geignieuse :

— Elle avait peut être bien de l'argent à elle, qui sait ? Savez-vous si elle avait de l'argent ? Vous le savez peut-être, à cette heure !

Paul, outré, s'écria :

— De l'argent ! d'où voulez-vous qu'elle en ait, de l'argent ? Ce n'est pas en travaillant pour rien qu'elle en a gagné. C'est honteux de parler ainsi dans la chambre d'une morte. Sortez !

— De quoi, sortir ! dit le vieux, ah ben oui ! J' suis ici chez moi, et tout ce qui est là est à moi. Avec ça que vous l'avez bien nippée, Margot ; elle s'est amourachée bêtement de vous, et s'est mariée avec un type qui n'a pas le sou, d'un journaliste. Ah ! si elle avait pris un vieux, elle aurait eu un beau mobilier et de l'argent pour ses pauv' parents. Mais, va te faire fiche, ça préfère perdre son temps pour un galvaudeux, un panné ! Avec ça que vous l'avez bien soigné. C'est peut-être bien de privations qu'elle est morte. L'argent, voyons, il me faut l'argent.

Paul, hors de lui, voulut prendre les deux misérables par les épaules et les jeter dans l'escalier, mais il vit la morte et se calma subitement, songeant à un scandale pareil dans la chambre de la chère aimée. Il fit un effort terrible sur lui-même, sortit son portefeuille, en tira un billet de cent francs et le leur jeta en criant :

— Allez-vous en, mais allez-vous en donc !

Les deux acolytes, subitement radoucis, se consultèrent d'un coup d'œil. La vieille ramassa le billet, le plia soigneusement et le mit dans sa poche, puis dit au vieux :

— Ecoute, mon homme, ça m'a tourné les sangs de voir ma pauvre fille dans c't état, j'aurais jamais la force d'aller jusqu'au cimetière, viens me conduire chez nous. Rien de bonjour, monsieur not' genre et merci.

Et les deux vieux descendirent l'escalier en trébuchant.

... Dans la chambre claire, un rayon de soleil jetait une auréole sur le visage de la morte, le chat courait après un bout de chiffon, et les grands cierges continuaient à pleurer leurs longues larmes jaunes.

EMILE STRAUS.

TRANSFERT DE BIENS FONCIERS



I — Il n'y a pas à dire : je sacrifie mon mouchoir pour sauver ma chaussure.

II (Dans un moment de distraction quelques minutes plus tard). — Cristi qu'il fait chaud ! Je ne sais pas si elle est chez elle.

III — Ah ! la voilà !

CHRONIQUE DES BAINS DE MER



MON CHEF SAMEDI.

Enfin je suis en villégiature ; mais je n'ai pu encore dormir. Les matelas sont bourrés de gravier. J'ai inspecté mon oreiller qui contenait une tournure et un bourrelet de portes ; la table est exécrable, le service horrible. Mais ce que nous nous amusons !

Votre dévouée,

AMÉLIE.

LA BONNE LÉGENDE

« Ah ! monsieur ! c'était une rude ville que Neillan en ce temps-là ! Le peuple en prenait à son aise, et monseigneur l'évêque, lui-même dans son petit palais tout fouillé de sculptures lui donnait un joyeux exemple. Aujourd'hui l'évêché est tombé en ruine, ses murs coquets se sont couverts d'une mousse verte qui les rouge comme une lèpre et les bons gros moines sont remplacés par une ribambelle de jeunes curés grands et maigres, comme s'ils n'avaient pas leur content à manger. »

Et le vieux sonneur, ivre, comme toujours, me raconta une histoire touchante arrivée il y a longtemps, bien longtemps, alors que les Neillanais semblaient se relâcher de leurs devoirs de charité :

« Car il arriva un moment où tout le monde refusa de croire aux saintes vérités enseignées par l'évangile ; même les gros moines. »

Quand je dis tout le monde, j'exagère, car il restait encore deux fidèles : monseigneur l'évêque et une petite fille dont personne ne pouvait venir à bout à cause qu'elle courait et vagabondait comme une vraie bohémienne.

Vous pensez, si monseigneur fut touché de se voir tout seul avec cette petite pauvre, dans sa grande cathédrale qui s'emplissait d'une vilaine poussière grise et de grandes toiles d'araignées au travers desquelles le soleil semblait tout triste.

Pendant tout ce temps-là les moines qui s'étaient laissés corrompre par de riches marchands de la ville passaient tout leur temps à débâter contre l'église chez les bourgeois dont le bon vin les avait corrompus.

Or, un beau jour, monseigneur, savant comme pas un dans l'art de faire de beaux discours, résolut de réunir les habitants afin de les convaincre et de les ramener dans le giron de l'Église.

Pour cela, il fit dire partout par son unique fidèle qu'il se faisait fort, de ramener à Dieu les plus sceptiques et que tel jour, à telle heure, il ferait un grand sermon auquel tout chacun pourrait répondre.

C'était comme qui dirait une réunion contradiction.

Vous ne doutez pas que lorsque les moines apprirent cela ils résolurent de prouver à monseigneur que la vie qu'ils menaient maintenant était encore plus agréable que leur ancienne existence ; et les coudes sur la nappe, de la sauce plein les lèvres ils combinèrent avec leurs amis, les bourgeois, toute une série d'arguments. L'un

d'eux, gros mangeur et gros buveur, s'offrit à les réunir en un discours bien senti qui devrait réduire à néant celui de l'évêque.

Donc, au jour fixé, tout le monde s'assembla sur la Parvis les chanoines en tête, gros et gras et qui regardèrent monseigneur d'un air de mépris lorsque celui-ci s'avança sur les marches de la cathédrale tout maigri par la douleur et escorté seulement de sa petite ouaille. Car derrière eux la foule s'étalait au soleil et il y en avait plein la place et les petites rues avoisinantes.

Pourtant, monseigneur n'hésita pas un moment : « Se peut-il, mes frères, s'écria-t-il, que sous un ciel riant, sur une terre si gaie et si jolie on rencontre autant d'incrédules ? Se peut-il qu'en face de tous ces exemples de générosité que Dieu nous donne, vous soyez rebelles aux leçons de charité que le Créateur vous prodigue par ma voix... Et cependant la bonté est naturelle chez les âmes pieuses, tous ceux qui croient sont bons, tous ceux qui croient font bien. »

A ce moment le gros moine qui devait parler s'avança, fier de son rôle, sentant bien tous les yeux de la foule braqués sur lui. Monseigneur vit qu'il se préparait à l'interrompre et lui dit doucement :

« Parlez, mon ami, je vous écoute. »

Et le frocard dit ceci :

« Vous dites que tous ceux qui croient font le bien, il nous faudrait de cela des preuves plus convaincantes. »

— Oui ! Oui ! des preuves ! gronda la foule.

— « Demandez-moi celles que vous désirez, répondit l'évêque. »

C'est alors qu'un bourgeois finaud et connu pour tel—il prêtait de l'argent à usure—fendit la foule et n'osant prendre lui-même la parole, vint souffler quelques mots à l'oreille de l'interrompue.

Il parut que ses paroles étaient de beaucoup de poids, car le moine se retourna aussitôt vers le prélat :

— « Des preuves, mais vous ne pouvez guère nous en donner qu'une. Montrez-nous que cette galvaudeuse, la seule croyante, ait déjà fait le bien à de plus misérables qu'elles, si toutefois il en existe. » Et le brutal montrait la petite fille blonde qui vint se cacher en rougissant derrière son protecteur.

Monseigneur trembla un instant et fit un grand signe de croix en murmurant « Jésus ! Jésus ! je vous en conjure faites pour moi un grand miracle ! » Puis il se retourna vers la foule : « Suivez-moi » dit-il simplement, et il se dirigea vers la campagne.

C'était à l'heure du couchant, de grands fils de la Vierge voltigeaient sous le ciel rose et monseigneur marchait à grands pas en répétant :

Solution pour toutes les situations



Sacapiastres.—Non ; je me suis fait une règle de ne jamais prêter d'argent à ceux qui m'en demandent.

L'ami supplieant.—Et à ceux qui ne vous en demandent pas ?

M. Sacapiastres.—J'attends qu'ils m'en demandent

TRUC INFALLIBLE



Elle.—Alfred, qu'est-ce que ça veut dire. Un grand cheveux rouge sur ton épaule ?

Alfred.—Oui ; c'est moi qui l'ai mis pour attirer ton attention sur une déchirure qui s'y trouve depuis huit jours.

« Mon Dieu, mon Dieu, délivrez-moi et faites un miracle ! » Derrière, tous les Neillanais suivaient, les moines exultant et félicitant le bourgeois qui avait soufflé la réplique à leur camarade.

Et soudain, Monseigneur s'arrêta auprès d'une hutte sauvage couverte d'herbe et de ronces qui grimpaient autour d'une porte misérable et à peine fermée. Tout le monde connaissait bien cette cabane. C'était celle de l'enfant croyante. Quelques moqueurs murmurèrent :

« Elle va nous montrer sa bourse ! »

Mais non ; rapidement, comme inspiré tout à coup, l'évêque s'en était écarté et se dirigeait sur un petit buisson tout vert où l'on entendait chanter des oiseaux. Et aux yeux étonnés des incrédules il écarta doucement une branche. Et tous ceux qui l'entouraient purent voir un nid. Tout au fond des jeunes oisillons reposaient sur un lit de cheveux blonds et la mère loin d'être effrayée vint se poser sur l'épaule de la petite fille témoignant par sa reconnaissance que l'enfant avait fait des heureux en déchirant ses cheveux d'or aux ronces d'alentour.

Ce fut un triomphe pour Monseigneur ; les moines tombèrent à genoux et la foule ayant suivi leur exemple, dans un beau geste lent, majestueux comme jadis aux grandes fêtes, l'évêque étendit sa bénédiction sur ces repentis, sur ces riches à qui une pauvre avait donné l'exemple.

Attention, cria le vieux sonneur à ses aides, et dans le grand clocher recommença la chanson déchirante des cloches lancées à toute volée.

LUCIEN HUBERT.

ÇA NE POUVAIT PAS FAIRE

Un curé déplorant le grand nombre de mariages malheureux dans sa paroisse, fait un jour un sermon sur « Le mariage et après le mariage. » Dans le cours de ses remarques, il exhorta ses *brebis* ou plutôt ses moutons à embrasser leur femme maintenant aussi souvent qu'ils le faisaient la première année de leur mariage. Après le sermon, un bon vieux bonhomme s'en retourne chez lui, arrive à sa femme, et lui mettant sa main autour de la taille, il lui donne un gros baiser sonore. Comme récompense, voici ce qu'il obtint d'elle :

— Voyons, vieux singe, as-tu fini de faire le fou ?

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

(Suite)

I. — PAUVRE ALAIN !

Alain comprit que le même fait ne manquerait point de se renouveler dans tous les environs du village.

Il ne chercha plus.

Le petit Denis Poulailier eut une chèvre pour nourrice.

II. — UNE ENFANCE ORAGEUSE

Un dicton, fort généralement accrédité parmi les gens du peuple, c'est qu'un enfant qui a été nourri par une chèvre prend le caractère et les défauts de la capricieuse *Amalthée* dont il a bu le lait.

Il devient, dit-on, fantasque, colère, bruyant, querelleur, etc. . . .

Nous ne savons si cette croyance bizarre est complètement erronée ou repose sur quelques fondements ; toujours est-il que Denis Poulailier, le futur héros de ce livre, semblerait fournir une preuve à l'appui.

Le petit garçon marchait à peine et ne lui ait encore que bégayer quelques mots qu'il annonçait déjà le plus indomptable caractère.

Si, par hasard, son père lui refusait quelque chose, objets de ses désirs enfantins, ce n'était pas par des pleurs qu'il témoignait de son chagrin, c'était par des accès de véritable fureur.

Il frappait du pied la terre, il faisait des gestes menaçants avec ses petits mains, le sang lui montait au visage d'une façon effrayante, il poussait des cris inarticulés, et force était de lui céder au plus vite sous peine de le voir tomber en des convulsions fort dangereuses.

Alain se désespérait, et les commères d'Étretat disaient à qui mieux mieux : — Patience ! . . . laissez grandir l'enfant ! . . . *Donné au diable* promet déjà, et vous verrez qu'un peu plus tard il sera digne de son nom ! . . .

Notons en passant que c'est par cette appellation de *Donné au diable* qu'on prenait l'habitude de désigner Denis Poulailier.

Six ou sept années se passèrent.

Le petit garçon était d'une taille et d'une force étonnante pour son âge.

Si son âme appartenait d'avance à Satan, ainsi qu'on le croyait généralement, il faut bien avouer que jamais une âme maudite ne s'était logée dans une plus charmante enveloppe.

L'enfant ressemblait d'une façon frappante à l'un des anges du tableau de l'Annonciation d'Annibal Carrache.

Des cheveux fins comme de la soie, très-épais, naturellement bouclés et d'une teinte brune, claudes et brillante, entouraient son visage frais et gracieux, dont un sang vif et pur coloraient ses joues veloutées.

Ses grands yeux, d'une nuance indécise, par leur prunelle, semblaient tantôt d'un noir fauve, et tantôt d'un vert profond, étincelant de malice et d'esprit.

Sa petite bouche aux lèvres pourpres était trop jolie pour la bouche d'un homme.

Cette tête ravissante s'ajustait sur un corps dont les proportions exquises réunissaient les perfections des plus beaux enfants de marbre blanc de la statuaire antique.

La moelleuse élasticité des mouvements de Denis, lorsqu'il courait ou lorsqu'il sautait, rappelait involontairement l'inimitable grâce des bonds d'un jeune tigre.

Ce n'était point là, du reste, le seul rapport de l'enfant avec ce prince royal de la race féline.

Denis Poulailier en avait aussi l'astuce, la rapacité et la cruauté juvénile.

Ainsi, il mentait habituellement et avec une habileté si grande, qu'il fallait avoir la preuve du mensonge pour le soupçonner.

Lorsqu'il convoitait quelque chose, et souvent même sans autre but que de contenter un instinct bizarre, il oubliait toute distinction de propriété et faisait main basse sur l'objet à sa convenance.

Enfin, il trouvait un plaisir tout particulier à tourmenter et à faire souffrir les animaux.

C'était pour lui une volupté raffinée que d'assister à l'agonie d'un pauvre chien ou d'un malheureux chat, à moitié assommés à coups de galets.

Les enfants du même âge que Denis le redoutaient à l'égal du feu, par la raison fort simple qu'il usait et abusait avec eux de la supériorité de sa force.

Denis Poulailier avait six ans lorsqu'il entendit pour la première

fois un petit garçon de neuf ans le saluer du nom de *Donné au diable*.

Il considéra ces mots comme une injure, et se précipitant sur celui qui les avait prononcés et qui cependant le dépassait de toute la tête, il le renversa et lui heurta si bien et si longtemps la tête avec un gros caillou, qu'il le laissa sans connaissance sur la place.

Cet acte de vengeance ne servit qu'à lui faire confirmer de plus en plus ce surnom qui l'irritait.

Bientôt on ne le désigna plus autrement.

Ceci lui causa, dans les premiers temps, un perpétuel accès de folie et de rage.

Mais, peu à peu, il s'accoutuma à s'entendre traiter ainsi, et au lieu de subir ce surnom comme une insulte, il s'en fit un titre d'honneur.

Le chagrin du pauvre Alain Poulailier augmentait toujours de jour en jour.

Vainement mettait-il tout en œuvre, la douceur et la force, la persuasion et la violence, pour dompter l'indomptable caractère de son fils.

Il n'obtenait aucun résultat.

L'enfant se riait des conseils, des exhortations, des reproches.

— La règle générale n'est pas faite pour moi, — répondait-il : — je ne suis pas un enfant pareil aux autres, puisque je suis *donné au diable* ! . . .

L'abbé Bricori ne négligea rien pour pétrir et façonner cette jeune âme, pour y porter la lumière, pour la soumettre au joug salutaire des croyances religieuses.

Il essaya d'assoupir par l'instruction cette nature si forte, si vivace, si exhubérante, si capable de grandes choses, pour le bien comme pour le mal.

Efforts perdus ! peine inutile ! . . .

L'enfant répondait au prêtre, de même qu'il avait répondu à son père : — A quoi bon tout cela ? . . . A quoi bon serviraient la religion et la science ? . . . Ne suis-je pas damné d'avance ? Et quand à mon chemin en ce monde, je n'aurai pas de peine à le faire, puisque je suis *donné au diable* ! . . .

Ainsi Denis Poulailier se faisait une arme du préjugé contre le préjugé lui-même.

Avec les insultes des jeunes garçons de son âge, il avait accepté sa prédestination, qui, désormais, était un fait accompli.

Il n'est que trop commun, ici-bas, de voir les choses arriver, uniquement parcequ'elles ont été prédites.

Les niais et les dupes crient : *Au miracle* ! . . . et ne s'aperçoivent pas qu'on a forcé la main au hasard.

Lorsque le fils d'Alain et de Thémise eut atteint l'âge de onze ou douze ans, ses déprédations ne connurent plus de bornes.

Il faisait le mal presque toujours sans profit pour lui-même et uniquement pour le plaisir de se sentir nuisible.

Ainsi, il forçait à la marée basse, les grossières serrures de bois des réservoirs creusés dans le roc vif et dans lesquels les pêcheurs conservent leurs homards et leurs tourteaux.

Il coupait les amarres des bateaux qu'on n'avait point tirés sur la plage.

Il dévastait les vergers de pommiers à cidre, abattant en une heure, à coups de gaule, la moitié d'une récolte.

Et beaucoup d'autres méfaits dont l'énumération serait beaucoup trop longue.

Ajoutons d'ailleurs que si quelque acte de pillage ou de désordre avait lieu, sans que l'auteur ou les auteurs en fussent connus, la rumeur publique accusait aussitôt *Donné au diable*.

Quelquefois, peut-être, ces accusations étaient injustes ; mais, le plus souvent, en désignant au hasard ou désignant le vrai coupable.

Un certain automne, Denis Poulailier s'attaquait plus spécialement aux pommiers.

On eût dit qu'il s'était juré à lui-même de faire renchérir le prix du cidre cette année-là.

Depuis une semaine, profitant des nuits sans lune, il avait déjà ravagé une douzaine de vergers.

Les paysans, poussés à bout, résolurent de mettre un terme à ce qui se passait.

Quelques-uns d'entre eux se réunirent en conciliabule secret.

Dans ce conciliabule il fut décidé que chacun d'eux, pendant un certain nombre de nuits, ferait le guet dans son jardin afin de surprendre le pillard, et, qu'une fois qu'on l'aurait pris en flagrant délit, en ferait bonne justice.

Ce qui fut dit fut fait.

Dès la troisième nuit, au moment où Denis Poulailier commençait à coups de gaule sa besogne distincte, il sentit la main lourde de Tranquille Dragon, notre ancienne connaissance, s'appuyer sur son épaule.

Denis voulut fuir.

Mais la chose était matériellement impossible.

Tranquille Dragon, sans manifester la moindre irritation, prit le jeune garçon par le milieu du corps et le porta chez lui.

Là, il commença par lui lier solidement les mains derrière le dos ; ensuite il lui passa une corde autour de la cheville, et il attachait l'extrémité de cette corde au pied du lit.

Ceci fait, il se coucha et s'endormit.

Denis Poulailler était d'un caractère trop fier pour s'humilier jusqu'à pousser des cris et jusqu'à demander grâce.—D'ailleurs il avait la conviction que, le lendemain matin, il serait mis en liberté, après avoir reçu, peut-être, quelques taloches.

Cela n'avait rien de bien effrayant.

En conséquence il s'étendit par terre et il ne tarda guère à s'endormir à son tour.

Au point du jour, Tranquille Dragon alla prévenir les autres pêcheurs de la capture qu'il avait faite.

On délibéra sur la punition qu'il convenait d'infliger au coupable, et nous verrons dans un instant quelle fut le résultat de cette délibération.

D'abord Denis Poulailler resta attaché au pied du lit pendant toute la grand-messe, ce jour étant un dimanche.

Après la messe, Tranquille Dragon se procura un petit âne. On plaça sur cet âne le jeune garçon, en chemise, la figure tournée du côté de la croupe et les mains toujours liées derrière le dos.

On lui attachait sur la poitrine un grand écriteau de papier, sur lequel le plus savant de la bande avait tracé ces mots :

Donné au diable.

VOLEUR.

Puis, tout en le fouettant à grands coups de verges, on le promena dans toutes les rues, au milieu des hués des autres enfants.

Denis avait un front d'airain et un cœur de bronze.

Il ne laissa rien voir de ce qu'il souffrait physiquement et moralement.

Mais quand on l'eut délié et qu'il fut rentré chez son père, il s'élevait de honte et de colère.

Le lendemain, il tombait très-dangereusement malade.

III — UN ENFANT QUI PROMET

Pendant huit jours, le pauvre Denis Poulailler fut entre la vie et la mort.

Alain, désespéré, et le bon ami Bricord ne quittaient guère le chevet de son lit.

Une fièvre ardente brûlait le sang dans les veines du malheureux enfant, et c'était chose effrayante que d'entendre, dans son délire, des malédictions et des blasphèmes sortir de la bouche du jeune enfant.

Tant et de si rudes épreuves successives avaient fini par triompher de la résignation du pauvre Alain, et il en était arrivé à croire, comme tout le monde, que son pauvre fils était bien, en effet, *donné au diable*.

Enfin la nature vivace et vigoureuse de Denis triompha des efforts de la maladie.

Sa convalescence fut courte, mais sa santé physique se retrouva seule dans son état habituel ; son caractère et ses dispositions morales semblaient entièrement changés.

Le jeune garçon avait perdu sa gaieté bruyante, ses allures tapageuses.

Il était devenu sombre, taciturne, concentré en lui-même ; il s'absorbait sans cesse dans quelque pensée amère, et c'est à peine s'il répondait quelques mots interrompus lorsque Alain lui adressait la parole.

Ce n'est pas tout.

Lui pour qui le grand air, le mouvement, la liberté, le plein soleil étaient des éléments indispensables de vie, il s'enfermait tout le jour, ne sortait que la nuit, et, alors, il portait ses pas errants dans les lieux les plus déserts, dans les sentiers les plus inaccessibles des falaises.

Une nuit, Denis aperçut les fanaux d'un grand navire qui, sorti quelques heures auparavant des bassins du Havre, avait mouillé à une demi-lieue, à peu près de la baie d'Étretat pour y attendre le vent et la marée.

Il rentra aussitôt dans la demeure de son père, il y prit un manteau et quelques-uns de ces clous énormes dont se servent les constructeurs de bateaux.

Puis il se dirigea du côté de la chaumière de Tranquille Dragon, l'auteur principal de l'humiliante correction qu'il avait eu à subir.

Cette chaumière avait une seule porte et deux fenêtres.

Les fenêtres étaient ce qu'on appelle vulgairement aujourd'hui à guillotine, et si étroites qu'un homme de taille moyenne n'aurait pu y passer.

Denis ne s'en occupa point.

Il prit les longs clous dont il s'était muni et se mit en devoir de

clouer la porte de telle façon qu'il fût impossible de l'ouvrir depuis l'intérieur.

Comme il fallait ne faire aucun bruit, afin de ne point éveiller les gens qui dormaient dans la chaumière, ce travail demanda à Alain beaucoup de temps et de précautions infinies.

Il plaçait un petit tampon de linge sur la tête de chaque clou, afin d'amortir la sonorité du fer heurtant contre le fer, et il frappait à petits coups, égaux et réguliers.

Quand sa besogne fut achevée, ses doigts étaient meurtris et sanglants, mais personne n'avait pris l'éveil.

Le jeune garçon porta alors les unes après les autres, autour de la chaumière, les bottes de paille amoncelées sous un hangar qui se trouvait voisin ; puis il tira de sa poche une pierre à fusil et un couteau, et se mit en devoir de battre le briquet.

On devine son projet sinistre.

Bientôt l'amadou prit feu, une flamme bienâtre s'échappa d'une mèche soufrée, et Denis attachait cette flamme à une poignée d'herbes desséchées dont il jeta la moitié sur le toit de chaume et l'autre moitié sur les bottes de paille dressées contre la chaumière.

En moins d'une minute, un long serpent de feu léchait les murailles fragiles de ses langues rouges et aiguës.

La vengeance de *Donné au diable* était en bon train. Il s'enfuit et se mit à courir de toute sa vitesse dans la direction de la plage.

De temps en temps il s'arrêtait, il se retournait, et un sourire d'une horrible expression se dessinait sur ses lèvres, tandis qu'il regardait les flammes grandissantes de l'incendie colorer le ciel noir d'une teinte rougeâtre et sanglante.

Enfin, tout haletant de sa course rapide, il arriva sur le bord de la mer au moment où l'alarme commençait à se répandre dans le village, et où l'on entendait des cris d'épouvante et d'appel se croiser et se répondre.

Il pesa sur la corde qui amarrait un canot à quelques brasses de la plage, et, sautant dans ce canot, il coupa l'amarrage avec son couteau, prit les avirons et se mit à nager de toutes ses forces dans la direction du grand navire dont il apercevait continuellement les fanaux.

Le plan de Denis était fort simple.

Il voulait atteindre ce bâtiment, se hisser à bord en se suspendant à quelque cordage et se blottir dans un coin sombre où il fut impossible de le découvrir avant que le vaisseau, brik ou goélette, eût quitté ces parages.

Où, tout au moins, s'il ne pouvait monter à bord, il comptait s'installer dans la chaloupe que les navires traînent habituellement à leur remorque, et s'y tenir caché en attendant le jour.

Sans doute, alors, le bâtiment aurait fait beaucoup de chemin, et, certes, il ne reviendrait point sur ses pas pour remettre l'enfant à son point de départ.

La mer était unie comme une glace, et pas un souffle d'air n'en ridait la surface.

Denis avançait rapidement.

En moins d'un quart d'heure, maintenant, il devait atteindre le but de sa course.

Soudain une légère brise de terre s'éleva.

—Voici qui va m'épargner un peu de fatigue... pensa le jeune garçon.

Et, laissant là les avirons, il se mit en train de hisser la voile du canot.

La marche de l'esquif doubla de vitesse, et Denis n'eut plus aucune peine à se donner que celle de tenir la barre.

Mais voici que tout à coup il s'aperçut que des lumières passaient et repassaient à bord du navire.

Dans le calme profond de la nuit il entendit commander une manœuvre. Le grincement des cordes et le cri des poulies arrivaient distinctement jusqu'à lui.

Puis les lumières changèrent de place et s'éloignèrent sensiblement.

Le navire, profitant de la brise, venait d'appareiller et courait, vent arrière, toutes voiles dehors.

Soutenu par un espoir insensé, Denis se mit à sa poursuite.

La brise franchissait de plus en plus, et la mer devenait houleuse.

La petite barque volait, conservait rigoureusement sa distance, mais ne gagnant pas un pouce.

Deux heures se passèrent ainsi.

Le vaisseau et la barque avaient complètement gagné la haute mer, et Denis, quand il regardait du côté d'Étretat, n'entrevoit plus au ciel les derniers reflets de l'incendie que comme une clarté vague et rougeâtre.

Peu à peu cette clarté pâlit de plus en plus et finit par devenir complètement indistincte.

La terre cessait d'être en vue, et le jour allait bientôt paraître.

En ce moment, le navire à la poursuite duquel s'acharnait Denis vira de bord et changea de direction.

(A suivre.)

UNE CURIEUSE EXPÉRIENCE

Un individu prétendant avoir perdu l'œil gauche à la suite d'un accident de travail, réclamait une indemnité de son patron.

Un oculiste, appelé comme expert, déclarait l'œil parfaitement sain et intact. Pour dévoiler la fraude (sans d'ailleurs en prévenir le plaignant), il imagina l'expérience suivante :

On sait que le vert et le rouge mélangés donnent du noir ; il écrivit donc quelques mots avec une encre verte sur un carton noir et fit mettre au plaignant des lunettes dans lesquelles le verre de droite était rouge tandis que celui de gauche était blanc. Le faux borgne put lire l'inscription, ce qui fit découvrir la fausseté de ses affirmations, car, s'il n'eût eu que l'œil droit de bon, il lui aurait été impossible de déchiffrer les caractères verts sur fond noir.

LES ARBRES ET LA Foudre

Certains arbres sont beaucoup plus fréquemment frappés par la foudre que d'autres, alors même que ceux-ci sont plus élevés. En Amérique, les espèces les plus endommagées sont l'orme, le noyer, le chêne et le pin ; en Allemagne, c'est le chêne qui est de beaucoup le plus souvent atteint. On peut en conclure que la conductibilité de l'essence d'un arbre, celle du terrain et la manière dont l'arbre communique avec le sol jouent un rôle bien plus important que sa hauteur. Il y aurait donc certains arbres à faire planter de préférence auprès des maisons d'habitation.

RIEN NE SE PERD, TOUT SE TRANSFORME

Sait-on ce qu'on fait avec les vieux souliers, lorsqu'ils sont absolument hors de service ? — D'abord on les découd, puis le vieux cuir est soumis à de longues manipulations qui le transforment en une pâte malléable ; avec cette pâte, enfin, on fabrique une sorte de cuir artificiel qui a l'apparence, sinon la solidité, des plus beaux cuirs de Cordoue. C'est généralement avec cet enduit qu'on recouvre les malles et les sacs de voyage.

EXPÉRIENCE FACILE A FAIRE

M. Sansleson.—Si tu veux, nous allons tenter fortune dans le journalisme. Tu vas fournir les fonds et moi l'esprit.

M. Pasplusriche.—Je veux bien, mais je suis certain que, dans le cas où nous ne réussirons pas, nous aurons acquis la certitude que chacun de nous n'aura rien perdu.

DE LA SUR LE SOL

Le coroner.—Comment a-t-il attrapé ce coup ?
Un témoin.—Voici ; il était debout sur l'estrade, et en se démenant pour attraper la plus haute note, l'ut de poitrine, il perdit l'équilibre, et tomba par terre la tête la première, s'infligeant une blessure profonde sur le crâne.

Le coroner.—Pas surprenant, s'il est tombé de si haut.

UNE FILLE QUI PREND DE L'AVANCE

La dame, (à sa nouvelle domestique de campagne).—Maintenant, Marie, je vais vous montrer comment allumer le gaz. D'abord vous tournez cette petite clé, comme cela, puis après vous approchez une allumette. Là vous voyez ! Comprenez-vous ?

La domestique.—Oui ! oui, madame.

La dame, (le lendemain matin).—Mon Dieu ! comme ça sent le gaz ! Pour sûr qu'il y a quelque chose d'ouvert.

La domestique, (fière d'elle).—Madame, qu'est-ce que je vais faire maintenant ? J'ai fait toutes mes chambres, nettoyé partout et j'ai ouvert toutes les clés de gaz pour ce soir, et...

(Tableau.)

GUÉRISONS LIMITÉES

Madame Tirefort.—Ton remède breveté n'est annoncé que pour vingt cinq maladies.

Monsieur Tirefort.—Je ne pouvais pas en mettre plus dans une demi-colonne.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS.

Magnifiques feuilletons à bon marché

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, (MONTREAL.

PARC-ROYAL

Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

DIMANCHE, LE 24 JUILLET, 1892 L'APRÈS-MIDI ET LE SOIR,

Dernières représentations des célèbres acteurs

MM. BRYANT et SAVILLE,

MM. HANLEY et JARVIS,

les SŒURS ST-DELLE.

Mr. EMILE GOMER, avec de nouvelles chansons comiques.

SEMAINE COMMENCANT LUNDI, LE 25 JUILLET 1892

Changement complet de programme

Engagement spécial des HILLS, les rois par excellence des anneaux volants.

Les DE GREAUS, Henri et Fannie, grand acte à sensation dans les airs sur le trapèze.

LASSARD et LUCIFER, acrobates comiques grotesques, "scène nocturne dans le sanctuaire privé du Dr Hyde."

Delle LOUISE ALTHEA, chanteuse et danseuse du plus grand mérite.

EMILE GOMER, avec de nouvelles chansons comiques.

Portes ouvertes tous les soirs à 7 heures.

Les Dimanches après-midi à 4 heures.

Admission 10 Cts. Enfants 5 Cts.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME

Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL

23 Juillet 1882

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street,

New-York

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St Michel, Paris. — *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,
AND
PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE A LA MERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

n Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.